

Prologos

Il est clairement dans mon projet d'aborder la question de l'humain. Mon intellect ne se soumet pas à la dialectique d'une grande partie de la pensée philosophique, aux préjugés des premiers âges de l'humanité, dès lors que l'homme a communiqué par signes ou par la parole, et sans ambiguïté depuis l'aube de l'histoire de l'Occident ; il ne dépose pas le armes face à une culture assombrie par une idée reçue de la connaissance : l'humain aurait une supériorité quelconque vis à vis des autres être vivants. Cette faute d'appréciation offense la pensée, ainsi que la réalité nue de ce que nous sommes. Les chapitres suivants seront une démonstration de la place véritable de l'Homo sapiens sapiens dans l'univers, de sa nature animale, voire qu'il est nature, et qu'il est inconcevable d'établir une coupure radicale entre lui et le reste du vivant. L'homme est placé dans la lignée des mammifères, il est absurde de le déclarer comme le but ultime de l'évolution, et de le mettre de facto au dessus de la création. Le ptolémaïsme et l'égoïsme ambiants bouchent l'horizon de la Vérité. Autrement dit, faire du logos le principe absolu de toute chose est inexact ; il n'est qu'une partie de notre animalité, compris dans le corps et dans le monde, la pensée procédant du monde. Si on utilise la pensée logique pour raisonner, la science ne représente pas pour autant l'absolu ou on ne sait quel nouveau Dieu.

Il n'est par contre pas dans mon intention d'embrasser en totalité le sujet, mais plutôt de poser les jalons d'une vision si possible différente, relativement à des points décisifs dans le cadre des sciences, de l'économie politique,

de la philosophie, ou encore de la psychanalyse, de la théologie ou de l'art, et ce non afin d'éviter les difficultés, mais de donner plus de force au discours. L'exhaustivité est vaine, alors que la précision et la Vérité sont louables.

1

Homme et universalité

Dans le champ de la théorie de l'évolution, les espèces dérivent les unes des autres par modification, ce qui place l'homme dans un continuum irréversible d'espèces qui s'étend sur près de 3,5 milliards d'années d'histoire de la vie sur terre. En effet, l'humain occupe l'extrémité d'une trajectoire faite d'un fil continu d'espèces se succédant entre elles, en créant un ordre a posteriori, qui interdit tout retour en arrière possible. Dans la foulée de cette première réflexion, remarquons que l'homme a une durée d'existence insignifiante dans ce continuum d'espèce (l'*Homo sapiens* date de 150 000 ans), rendant l'importance de notre groupe relative, même si à première vue la théorie de l'évolution semble faire de nous la finalité de toute vie.

Afin de bien cerner la problématique de l'homme dans la Nature, il est donc indispensable de commencer à remonter aux origines, et de se replonger à la naissance des pré-humains entre neuf et sept millions d'années (découverte de Toumaï au Tchad). Au cours de l'évolution le pré-humain a dérivé des grands singes et puis vers six millions d'années (découverte d'Orrorin au Kenya) une étape primordiale a été l'acquisition de la station debout ; notre ancêtre a pris dès lors plus de confiance en lui en se dressant sur ses jambes, quand il a pu porter son regard beaucoup plus loin ; il avait le temps de voir venir le danger. D'autres facteurs sont venus s'ajouter à la bipédie, tel que le régime carnivore, pour développer l'intelligence de l'hominien, son caractère le plus distinctif dans

l'évolution, et qui fait qu'il porte justement le titre d'espèce à part entière, puis dans un phénomène de réaction en chaîne ses capacités créatrices (invention des outils, du feu etc.) se sont démultipliées, pour aboutir à l'homme moderne. Ce bref survol de la préhistoire montre néanmoins que l'accroissement des capacités cérébrales en parallèle avec celui de la taille du cerveau (les deux faits étant au minimum corrélés) ne peut être sorti du contexte de l'évolution, les capacités humaines en suivant les moindres règles ; entre autres, la modification des espèces entre elles et la divergence des espèces, qui accumulent les différences, ont fait que ces espèces ont acquis, et puis ont conservé, leurs caractères spécifiques selon les lois de la sélection naturelle établies par Darwin, et en l'occurrence l'homme a été le vecteur d'un système nerveux dont la complexité s'est accrue progressivement. Là même, où on avait vu une finalité dans l'humain (le but ultime de l'évolution) qui aurait surpassé de la sorte le vivant, il fallait plutôt voir (c'est très important de le noter) dans l'intelligence et la créativité de celui-ci, une spécialisation le distinguant, dans le sens où elles permettraient et permettent toujours de le reconnaître. Intégrer totalement l'évolution de l'espèce humaine dans l'histoire entière de l'évolution des espèces est à présent un exercice mental fondamental pour redéfinir l'humain, dans la perspective d'établir ses différences par contraste, et non de le définir comme il l'est à mon avis aujourd'hui, en l'opposant aux autres êtres vivants. Il suffit pour cela de prendre un exemple dans le règne vivant, et celui de l'abeille me paraît être exemplaire. Ces hyménoptères font partie d'un embranchement absolument distinct des Vertébrés et de l'homme, celui des Arthropodes, en sachant que deux branches ont très tôt divergées dans le long trajet de la vie, les Vertébrés et les Echinodermes d'une part, et les Arthropodes et les Mollusques d'autre part (d'après l'arbre de l'évolution de Cuenot). Cette simple analyse permet de

dire que l'abeille a été distinguée (ce que Darwin explique sous les termes de modification graduelle et de divergence) au terme de l'évolution, et a acquis ainsi une complexité extraordinaire. Cette réinterprétation d'ordre général, de deux voies radicalement différentes empruntées par l'homme et par l'abeille, conduit à conclure qu'on a trop mis en avant le fait que l'ontogénèse du développement humain récapitulait en accéléré la phylogénèse des espèces, en faisant de l'homme le fleuron de la création, puisque justement l'abeille n'est pas incluse pourrait-on dire dans l'évolution de l'homme, l'abeille ayant dans son cas divergé des autres espèces d'insectes. L'homme n'est donc pas l'aboutissement du règne vivant, pas plus que l'abeille qui serait sinon, elle aussi, l'aboutissement du règne vivant sur son autre branche phylogénique, ou encore les fourmis, et bien d'autres espèces. L'abeille a en particulier des caractères distincts d'une complexité remarquable, avec une organisation sociale unique, et en outre elle dispose d'une fenêtre sensible aux ultraviolets qui joue un rôle essentiel dans la reconnaissance des fleurs : les spécialistes appellent cette sensibilité propre au spectre lumineux le merkwelt de l'abeille.

La sélection naturelle est créatrice d'espèces (pour l'heure elle demeure le modèle le plus performant) et les espèces doivent lutter pour survivre, alors une seconde réflexion vient : le mal (et la violence) est à mettre en relation avec celui de l'ensemble du règne vivant ; il existe une unité de la violence et une universalité du mal, c'est à dire qu'à l'image des organismes vivants peuplant la planète, l'humain se bat pour vivre, dans le cadre d'un des principes de la vie qu'est l'autoconservation, et plus généralement l'autoaffirmation. Quand un danger se présente, il y a deux alternatives pour l'individu (de toutes les espèces vivantes) : attaquer ou prendre la fuite. Cette thèse très juste a été avancée de façon claire par le professeur Laborit. En effet, admettre que l'attaque est possible, c'est

admettre que la violence est une réalité incontournable, et qu'elle est de plus une condition nécessaire à la survie de l'homme et des espèces. L'atout essentiel de l'humain, sa raison et son intelligence, sert donc quoiqu'on en dise la violence, malgré que la fuite soit parfois préférable pour la préservation de l'individu ; mais contrairement à ce qu'avancait Laborit, l'agressivité est interprétée au final par l'individu comme une récompense, et quand de surcroît l'attaque trouve une issue favorable, ce dernier est psychologiquement plus fort et s'affirme dans ce qu'il est. Il tire une satisfaction immédiate de son "agressivité", une action positive pour lui, qui a l'avantage de le grandir quand il réussit, avec en prime la préservation de son intégrité physique et morale ; par contre, la fuite face au danger est inmanquablement ressentie comme une punition et un échec.

A l'échelle du groupe, l'agressivité assure la survie et la garantie de la liberté du groupe face aux autres groupes, les communautés rivales ou les étrangers. En extrapolant, et en généralisant ce comportement au plus haut degré d'organisation humaine que représente la civilisation, et l'archétype de celle-ci qu'a été l'empire romain, suivant ce principe de l'autoconservation ou encore de l'autodéfense, cette civilisation antique a lutté durant plusieurs siècles afin de perdurer ; elle était à l'image de l'homme l'espèce dominante dans la nature, une civilisation dominante qui est née et a prospéré, puis, qui elle, a fini par disparaître. Pour sa part, l'empire a périclité sous la pression des multiples attaques des barbares ainsi que par l'effet d'un phénomène qui l'a rongé de l'intérieur, le tiraillement des nombreux peuples qui composaient ce vaste empire pendant l'antiquité. Par comparaison, actuellement la civilisation occidentale est menacée à ses frontières, et en son sein, par la partie intégriste de la civilisation musulmane, et la vision fixiste qu'est le complexe de supériorité, pourrait nous être aussi fatale.

La troisième et dernière réflexion, allant également dans le sens de l'évolution et de l'adaptation progressive de l'homme, et des espèces, est l'idée d'universalité du vivant, idée qui trouve elle-même son fondement dans l'unité du vivant, originellement établie par la théorie cellulaire de Schwann, et plus tard trouvant son support physique en la personne du code génétique situé dans le noyau de la cellule : la structure en double hélice d'ADN découverte par Watson et Crick. Effectivement, cette molécule d'acide nucléique a une propriété de réplication qui assure à la base l'autoconservation d'un organisme, dont je faisais allusion plus haut, et de ce fait, elle favorise la survie de l'ensemble de la vie sur terre, de la bactérie à l'homme. Le vivant lutte ainsi pour préserver ce patrimoine génétique, le seul garant de sa spécificité profonde (dans le but de conserver la fonctionnalité des organes et de l'organisme d'un être vivant), et pour cette raison il se donne les moyens de dupliquer le matériel génétique ; le mal étant le moyen le plus efficace pour la survie de l'organisme, par l'intermédiaire de la lutte, et par conséquent on peut dire, en quelque sorte, que le mal est inscrit dans la cellule au sein du vivant, la molécule d'ADN, dans l'objectif ultime de conservation du code, le mal comme limite pour la survie de l'organisme, et la survie de l'organisme concurrent, autrement dit la liberté. En dernier ressort, une des propriétés du matériel génétique est d'être à l'origine du phénomène de modification des espèces par l'apparition de caractères nouveaux, sélectionnés ou pas au cours de l'évolution, et une fois que le caractère est acquis, il est transmis de génération en génération, la divergence augmentant au fil de ces générations, créant des variétés, et parfois des espèces nouvelles. L'unité du vivant qui fait son universalité, on le voit, est donc intimement liée à la diversité des espèces, notion qui ne colle plus avec une quelconque supériorité d'une espèce sur une autre, celles-ci se valant toute.

La Nature réinventée

A partir de Descartes, la science et la méthode scientifique ont prétendu pouvoir nous expliquer la Nature. Elles le font sans doute partiellement, mais quoiqu'il en soit ne leur attribuons pas plus qu'elles n'ont véritablement, puisqu'il réside dans leur exercice un paradoxe : les lois de la physique rendent compte de la Nature en bâtissant de grands principes qui sont certes conformes aux mathématiques, et rendent intelligibles cette Nature, et parallèlement ces lois (la plus unificatrice d'entre elles, la loi de la gravitation, en est l'exemple type) simplifient celle-ci, en la réduisant à des équations. Cela pose la question de savoir si la science mécaniste de l'époque et la science moderne qui en est l'héritière, décrivent la Nature telle qu'elle est, en d'autres termes est-ce que la Nature est exactement ce que décrit la science ou autre chose ? En plus, quoiqu'en pensait Descartes, les lois idéalisent celle d'où l'on vient (elles sont toujours recherche de perfection) en la hissant au rang de divinité, et elles ne laissent aucune place à la contradiction. Il y a un danger à tout ceci, très préoccupant par ailleurs, c'est de retrouver dans l'exercice scientifique une tromperie qu'il y avait déjà dans la théologie et le fanatisme religieux (contre lesquelles se dressait la science nouvelle), les démonstrations mathématiques empêchant l'expression d'un avis contraire par ses équations péremptoires. Comprenez-moi bien, je n'annonce pas ici que ces lois sont fausses, mais elles ne sont qu'une interprétation de la Nature qu'elles visent à représenter. Ainsi ne pas idéaliser le discours sur la Nature

de la science me paraît une chose essentielle pour ne pas rehausser l'homme à Dieu, où l'univers ne serait entre ses mains qu'un simple jouet. Si l'humain possède l'art des techniques, il n'en reste pas moins à l'égal du règne vivant, et du règne animal, sa conscience du monde je le redis encore, n'étant qu'une capacité qui le différencie, tout en ne le mettant pas à part. L'espèce apicula dans ce domaine également nous replace à notre juste valeur, car les abeilles ont sans ambiguïté l'art des mathématiques quand nous observons l'architecture accomplie des rayons de leur ruche. La conscience que nous avons de faire des mathématiques et notre culture en général, ne sont pas suffisantes pour nous arracher à notre nature animale, et même si la conscience d'avoir conscience est ce qui est sans conteste une caractéristique de l'humain (puisqu'il y a la question de la conscience chez le singe), cette attribution de la Nature nous fait différent plutôt qu'elle ne nous rend supérieur, et en particulier notre espèce est loin d'être aussi remarquable que les insectes dit "sociaux" dans leur organisation surprenante de complexité.

Bien avant Descartes, Aristote, avait défini l'homme par sa raison, et cette analyse reste fondamentale vrai sur ce point, jusqu'à preuve du contraire. La raison est un attribut de notre groupe, et il n'y a qu'à voir un individu placé devant une situation qu'il n'arrive pas à expliquer, pour se rendre compte que cela provoque chez lui un questionnement incessant, ou si l'angoisse est trop forte, une réaction d'inhibition. Dans le cas le plus favorable, tant qu'il ne trouvera pas la solution définitive, son système nerveux fonctionnera dans un processus associatif pour résoudre les difficultés, et il ne baissera jamais les bras. La raison est donc le référent principal dans le comportement à adopter face à l'inconnu. L'exemple de l'araignée est là riche d'enseignements pour cerner par analogie nos propres réactions ; une toile d'araignée endommagée, entraîne nécessairement la reconstruction de l'ouvrage par cette dernière ; il faut pour ainsi dire qu'elle remette de

l'ordre à l'univers qui pour un temps n'a plus de sens, mais ça reste une image car l'araignée n'a pas la conscience de ce qu'elle accomplit, juste un instinct d'autoconservation. Pour en revenir à l'homme, la raison est l'outil dont il est pourvu, afin qu'il puisse redonner une orientation à l'univers, au moment où il rencontre une anomalie au sein de celui-ci, et plongé dans cette incertitude qui lui est intolérable, il utilise alors le raisonnement pour redéfinir un monde devenu provisoirement au moins inintelligible.

Il est équivalent de penser que la raison est le système d'interprétation de l'homme, ce que Kant a magistralement saisi, avec toutefois un bémol sur l'idéalisme de sa doctrine que je ne partage pas. Pareillement je dirais pour un autre hyménoptère, la fourmi, qu'elle a un autre système d'interprétation du monde basé là sur l'émission de signaux chimiques variés, aboutissant quant à cette espèce à une structure "sociale" d'un haut degré de performance. Il suffit pour s'en persuader d'observer le comportement d'une fourmilière après avoir enfoncé un pied à partir de sa surface ; dans un premier temps, les ouvrières se dirigent au hasard, dans toutes les directions, "désorientées", certaines transportant les larves ainsi découvertes, et d'autres défendant le nid en piquant, alors que dans un second temps nombreuses d'entre elles s'évertuent à reconstruire l'édifice endommagé. Quand quelque part sur le globe, survient une catastrophe naturelle ou une guerre, les hommes font de même, en faisant appel à leur raison pour se réorganiser, et remettre debout ce qui a été détruit, si ça reste encore possible.

Abordons à présent l'autre pan de la conscience et de la raison qui n'est autre que l'inconscient. Si on prend le sujet du côté de l'interprétation des rêves, le risque est de considérer l'inconscient comme le siège de l'irrationnel, du fait de l'incohérence que recèle de prime abord cette expression nocturne de l'activité cérébrale, et si l'on voit le rêve seulement comme le théâtre de nos pulsions. Bien